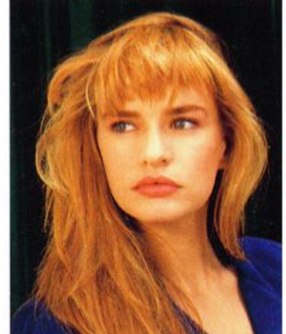

lui
LES PREMIERS
NUS DE
MADONNA
AUX CHARMES CITOYENS !
CE NUMERO DE LUI COMPORTE DEUX FASCICULES QUI NE PEUVENT ETRE VENDUS SEPAREMENT



Couverture :
Photo Chyco Leidmann.

Couverture :
Photo Byron Newman

CE NUMÉRO DE LUI COMPORTE DEUX FASCICULES QUI NE PEUVENT ÊTRE VENDUS SÉPARÉMENT













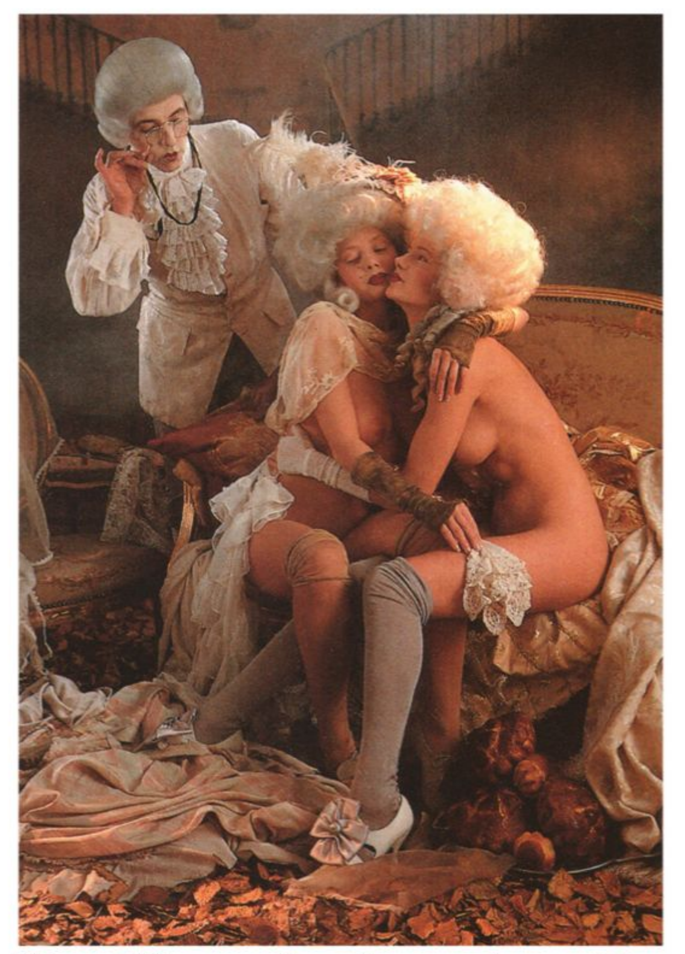


Dessinateurs : Hoviv, Lassalvy, Pat Mallet, Siné, Pichon, Wolinski. **Responsable du service :** Alifie Daka.

LUI n° 21 - Mensuel Juillet 1989 est une publication Filipacchi par Editions des Savanes société anonyme au capital de 1 301 800 F - RCS Paris B 325 259 679 - Siège social, rédaction et administration : 63, avenue des Champs-Elysées, 75008 Paris - Correspondance : BP 87.08, 75360 Paris Cédex 08 - Téléphone : (1) 40.74.70.00 - Téléfax : poste 7635 - Télex : 290 294 F - Publicité : Régiscope : 7, rue de Monttessuy, 75017 Paris - Téléphone : (1) 45.55.91.71 - Service des ventes : Edivente : 2-6 rue Ancelle, 95525 Neuilly — Téléphone : (1) 40.88.60.00 - Dépositaires réassorts : 05.38.40.10 (numéro vert) - Abonnements : 99 rue d'amsterdam, 75008 Paris - Téléphone : (1) 42.80.68.55 - France (12 numéros) : 220 F ; Etranger : 355 F ; Règlement à l'ordre de « Lui » - Dépôt légal : 1er trimestre 1989 - Diffusion NMPP - Composition : BOA - Imprimerie Didier, 77440 Lizy-sur-Ourcq - N° de commission paritaire : 56 594 - N° ISSN : 0750 3520.



AUX CHARMES CITOYENS



Fêtes, défilés, commémorations, raouts ma chère, on va concélébrer à tour de bras. Il y a toujours des fous de la messe et la Révolution a bon dos. « Lui » y va donc de son petit couplet, sur un air connu, « Aux charmes, citoyens ». Replongeant dans le Malet-Isaac, « Lui » a épinglé les forts moments — mo-nu-ments — de ces chaudes journées qui ébranlèrent le monde et les a dérivés en une somptueuse séquence du sexetateur. Où l'on voit les sans-culottes montrer qu'ils avaient de l'étoffe et les ci-devant perdre la tête. L'imposante mise en scène est signée Byron Newman. Et les grands textes, de la main même de l'historien Pierre Miquel.





DES COUPS BAS POUR ABATTRE LA REINE

Paris fut inondé, avant 1789, de gravures licencieuses imprimées en Angleterre et diffusées sous le manteau. Elles représentaient la reine en situation très intime avec sa favorite, la Polignac. On reprochait aux Polignac d'abuser des pensions et des postes, de constituer une « coterie ». Paris n'était alors que coteries. Celle du duc d'Orléans, celle de Necker, celle du comte de Provence. Tous les coups étaient permis pour discréditer la coterie de la reine.



Dans ces jours sombres qui bientôt marqueront la fin d'un monde, la vie de château brille de ses derniers feux. En petit comité, au creux d'un boudoir ou d'un petit salon, on minaude, on se cajole, on se câline, on se caresse. En attendant demain qui sentira aussi la poudre. Mais ce sera celle des fusils.







LA FAMILLE ROYALE OTAGE DES FEMMES DE PARIS

Les femmes à Versailles. 5 octobre 1789. Les Parisiennes sont furieuses : ni brioches ni pains dans les boulangeries, rien au marché. Les dames de la Halle, qui n'ont rien à vendre, font visite au Maire, vêtues de blanc et poudrées de frais. Elles demandent à se rendre à Versailles. On parlemente, d'autres femmes envahissent les lieux, prennent les armes. Parmi elles, la petite Rose Lacombe, une actrice manquée qui trouve enfin un rôle à sa mesure.
Sur la place de Grève, les héros de la Bastille, l'arme au pied, regardent les femmes, étonnés.
Avec nous, leur crient-elles. A Versailles ! Du pain !
Aux Champs-Elysées, d'autres femmes se rallient. Elles sont plus de six mille au pont de Sèvres à prendre la route de Versailles.
Les gardes nationaux, commandés par Lafayette, partent après elles, avec beaucoup de retard.
Rien ne résiste aux Parisiennes : les grilles du château sont forcées, le roi débusqué. On lui demande les blés de Senlis et de Noyons, les beaux blés mûrs de la plaine de France. Accordé. Le roi embrasse une jeune fille, Louison Chabry, qui n'a pas 17 ans, pour sceller l'accord et montrer sa bonne volonté. Mais les mâtines de la Halle ne se contentent pas de vagues promesses. Elles veulent des garanties. Où les trouver? Accepter de l'argent du roi? Fi donc ! Elles giflent la petite Chabry, qui s'était évanouie d'émotion. Elles l'accusent d'avoir touché 25 louis, comme toutes celles qui ont été reçues. On n'a pas pris la route de Versailles pour toucher des pourboires.
— A Paris ! *(Suite p. 66)*





Avant de partir pour la Bastille — qu'on va prendre, c'est sûr, c'est écrit — des bataillons de sans-culottes ont pillé les hôtels des nobles et débusqué les derniers occupants, leur compte est bon.

EN ATTENDANT L'ECHAFAUD... LA FUREUR DE VIVRE

Il y a prison et prison. Les patriotes apprennent de source sûre qu'on mène joyeuse vie à la maison de santé de la rue Notre-Dame-des-Champs. Les patrons font fortune. Ils reçoivent les détenus de la Conciergerie et des autres prisons parisiennes, nantis de certificats médicaux et de beaucoup d'argent. On y mène la sarabande, on se donne, comme à Versailles du « Monsieur le duc » ou « Mademoiselle la vicomtesse ». Montprin et Desnos, les gaillards qui ont ouvert ce petit paradis, gagnent du douze cents pour cent. Mieux qu'à l'ancienne loterie royale ! Le docteur Markouski et le chirurgien Soupé délivrent à prix d'or les certificats. Le logement et la nourriture sont chers : 500 livres par mois pour une petite chambre qui en vaut 15 ! L'administrateur Benoit est le protecteur de ce chaud repaire d'aristocrates où les gens du meilleur monde se retrouvent avec plaisir. Il y a là des cordons rouges et des cordons bleus, des aristocrates américains et des Irlandais et surtout de très belles marquises que les dangers de l'époque rendent très peu raisonnables. « Celui qui n'a pas vécu avant 1789, disait Talleyrand, n'a pas connu la douceur de vivre ». Est-ce cette qualité de vie que réclament les détenus de la rue Notre-Dame-des-Champs, cherchant à s'étourdir au pied de l'échafaud ? Car la Conciergerie n'est pas loin, et chacun peut y revenir, pour trouver son nom au bas d'une liste de condamnés. Montprin et Desnos sont dénoncés. Le peuple des sectionnaires envahit l'heureux asile, surprend les *(Suite p. 66)*



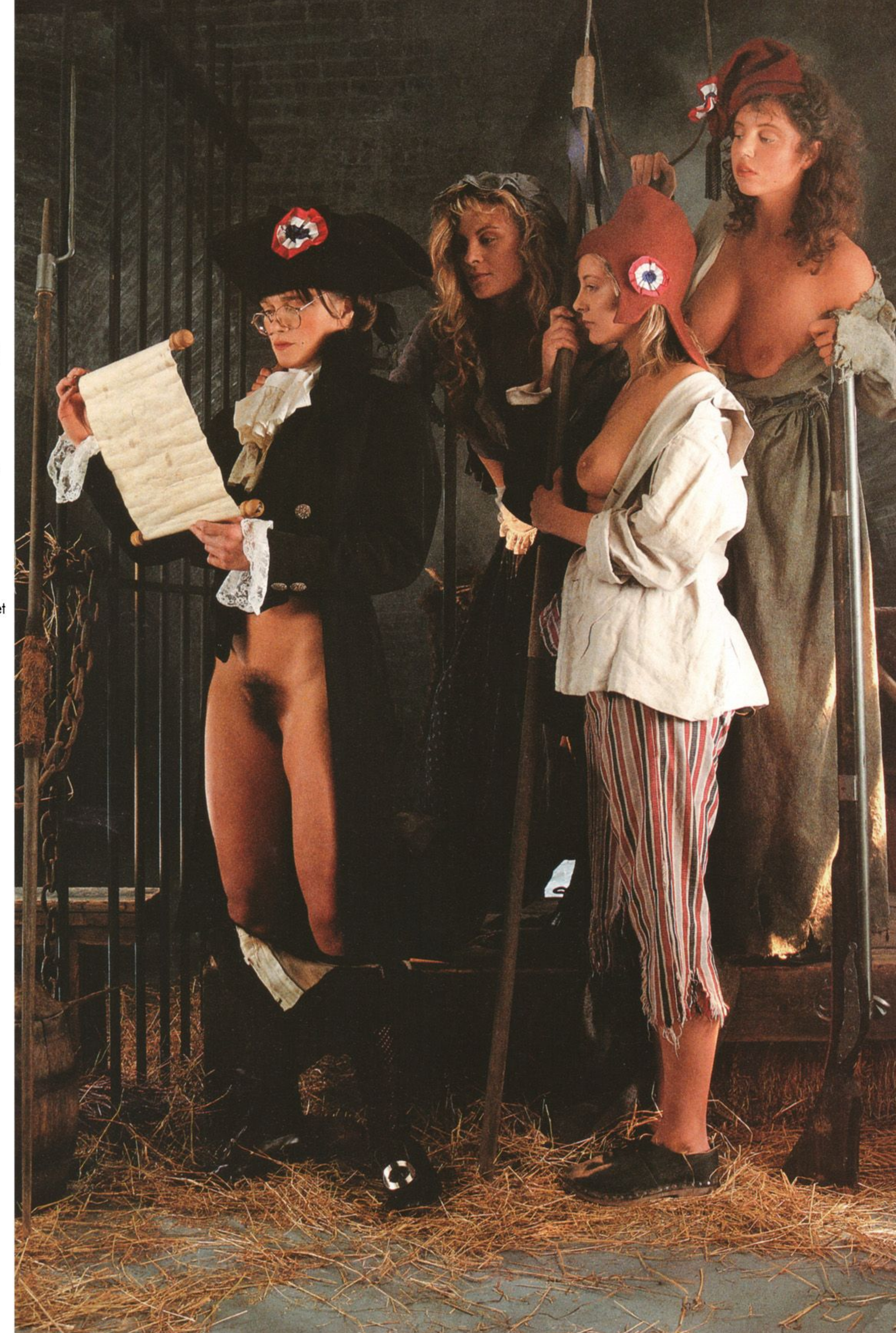


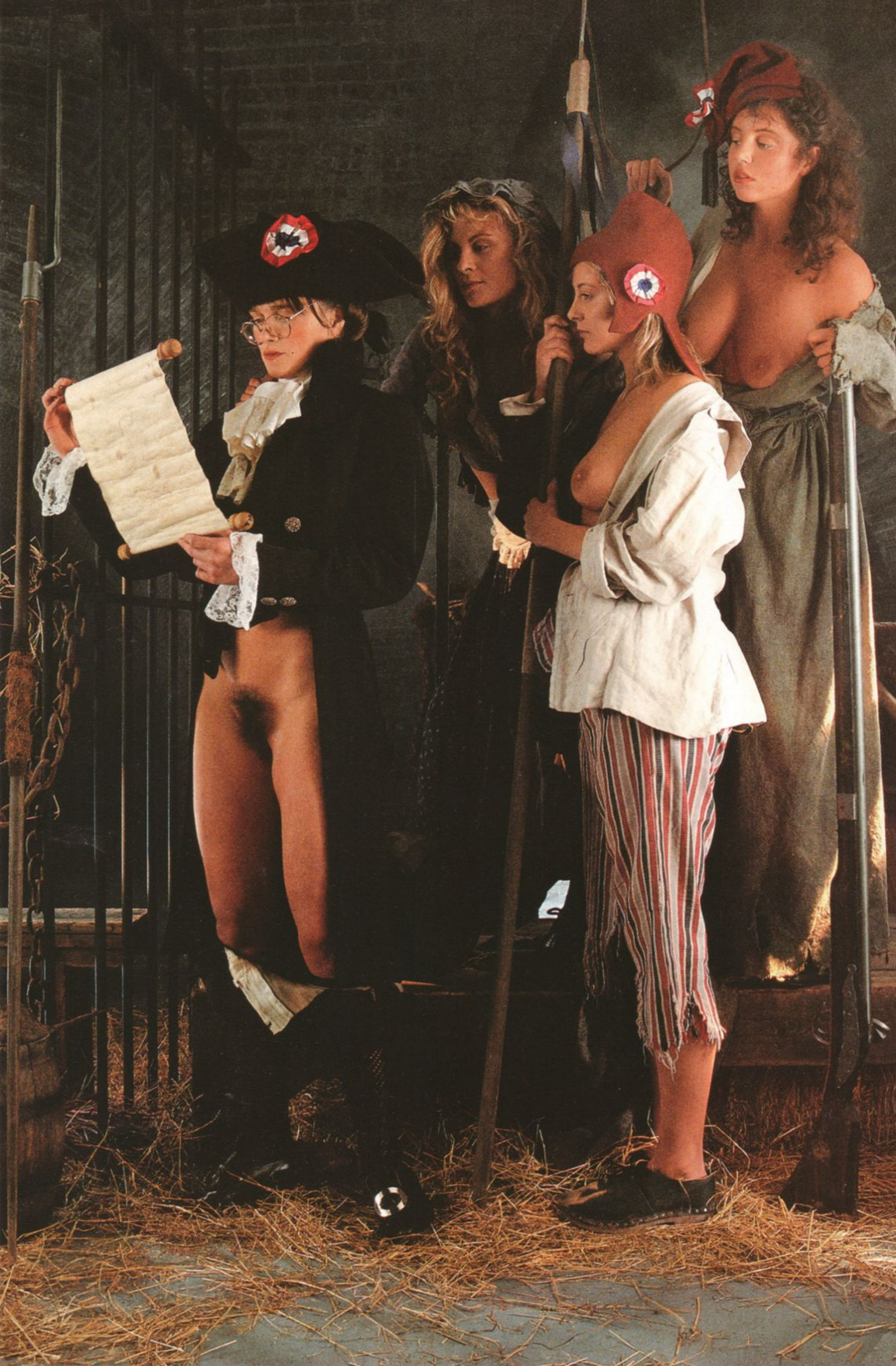




LES MAUX DE LA FIN

Tandis que la marquise agonise ou que la comtesse va à confesse, testament ou ultime lettre d'amour. Les sans-culottes affûtent leurs armes. Couperet avant la lettre, on déroule la liste des condamnés et les noms sont lâchés...







LE REPOS DES GUERRIERES IVRES DE LIBERTE

Le 9-Thermidor a vidé les prisons. En attendant de nouvelles fournées, les sans-culottes, les madames sans-gêne de tout poil, ivres d'une liberté toute neuve, s'y installent et s'y endorment du sommeil des justes.



CITOYENNE SANS CULOTTE

Durs moments. Les femmes se sont mobilisées. La Révolution en marche est aussi la leur. Elles ont pris les armes comme un seul homme, elles font le coup de feu ou, comme ici, elles montent la garde à la Conciergerie où l'on a parqué les aristocrates avant qu'on ne décide de leur sort.

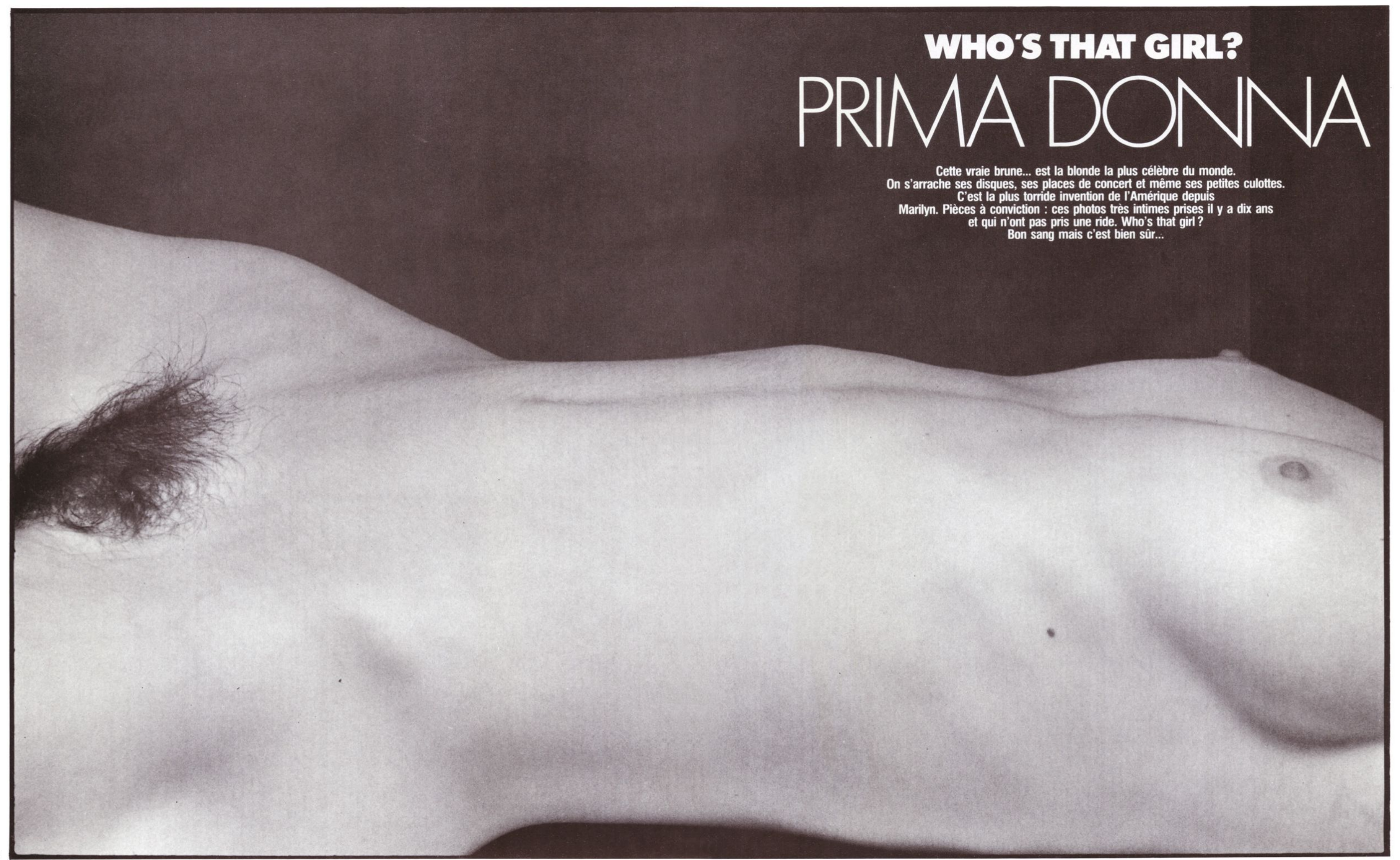








ABOLIS LES COMPLEXES : LE PETIT PEUPLE JOUE AUX SEIGNEURS



WHO'S THAT GIRL?

PRIMA DONNA

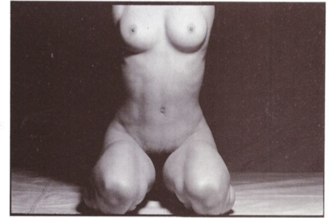
Cette vraie brune... est la blonde la plus célèbre du monde. On s'arrache ses disques, ses places de concert et même ses petites culottes. C'est la plus torride invention de l'Amérique depuis Marilyn. Pièces à conviction : ces photos très intimes prises il y a dix ans et qui n'ont pas pris une ride. Who's that girl ? Bon sang mais c'est bien sûr...

PRIME MADONNA

Il y a dix ans, Madonna n'était pas née. Elle s'appelait alors Madonna Louise Ciccione et avait du mal à joindre les deux bouts. Elle avait beau croquer la « Grosse Pomme » à pleines dents, la Ciccione avait faim. Les palaces, les palais et les grands restos, c'était pour demain. Pour l'heure, cette petite brune potelée de un mètre soixante devait parer au plus urgent : gagner sa croûte pour survivre. La star qui s'est fait 300 millions de francs en 1988 est alors si fauchée qu'il lui arrive de fouiller dans les poubelles des fast-foods pour récupérer trois frites froides. Le Veau d'or du « chaud-biz » en est encore aux vaches maigres. On l'a compris : avant Susan, Madonna recherche fric. Désespérément. A New York, les petits boulots se ramassent à la pelle, il suffit de piocher : le bouche à oreille fonctionne à merveille. Sans doute envoyée par une copine, Madonna débarque un jour de février 79 dans l'atelier de Martin H. Schreiber, professeur de photographie à la très respectable New School de New York. Celui-ci recrute régulièrement des modèles féminins pour des séances de pose qui permettent à ses étudiants de se faire la main. Et, parallèlement, de se rincer l'œil. Schreiber se souvient très bien de son entrée dans la salle glacée : « Elle n'était alors qu'une de ces milliers de filles qui débarquent chaque mois à New York dans l'espoir de devenir mannequins, chanteuses, danseuses ou comédiennes, mais pourtant, au premier coup d'œil, j'ai senti que cette petite irait loin ». L'intéressée en était elle-même si persuadée qu'elle expliquera bien des années plus tard que « lorsqu'on









LIKE A VIRGIN

s'appelle Madonna, c'est encore mieux de le devenir »... La future millionnaire (en dollars) n'a, à cette époque, même pas de compte en banque. Elle partage un appartement avec des copines dans l'East Village et, pour se payer ses cours de danse, accepte sans problème de poser pour la classe de Schreiber. L'ancienne majorette de Pittsburgh qui ne s'est pas encore muée en blonde péroxydée, se déshabille sans se poser de questions devant une armée de gros zooms pointés sur elle. Fait ce qu'on lui dit de faire — changer de positions à intervalles réguliers — et plutôt bien selon l'avis de Schreiber : « Elle semblait faite au moule : des jambes fines, des cuisses fermes et une allure certaine due à la pratique de la danse. Mais ce qui me frappait surtout, c'était sa personnalité. Il était évident que cette jeune fille était « habitée » et que rien, ni personne, ne l'empêcherait de mener à bien la mission qu'elle s'était fixée secrètement : devenir l'immense star qu'elle est aujourd'hui. » Deux petits tours de piste et puis Madonna Louise Ciccione s'en va. Jusqu'à ce jour de 1985 où Schreiber tombe sur un magazine avec Madonna en couverture. Who's that girl ? Légère sensation de déjà-vu : « Son visage me disait quelque chose ». Quelques mois plus tard, Madonna, cette fois-ci, fait la « une » du Time. « J'ai subitement réalisé que cette blonde sublime était l'adorable brunette que j'avais shootée six ans auparavant, raconte Schreiber. Rentré chez moi, j'ai fouillé dans mes archives photos avant de mettre la main sur la série. Pas de doute, c'était bien elle... » Pas de doute, en effet.

Fabrice Gaignault





Tina
la rousse illustrée

Après les brunes sur papier couchées, les blondes sur papier placées, voici la rousse excentrique qui fait un carton en sexe posant sur cellophane, Tina la rousse, Tina la douce est américaine. Elle vit en Allemagne et adore la France.











